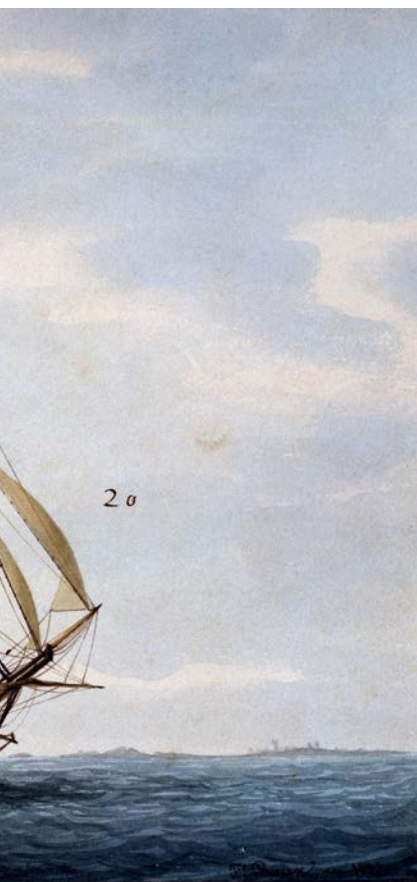




qu'il a choisi, mais l'Assemblée constituante a validé l'équipage, qui mêle royalistes et républicains, dont Labillardière.

Le goût des voyages lui est venu lors de son apprentissage de la médecine à Montpellier, puis à Paris où, parallèlement, il a étudié la botanique. En 1786, il est parti en Syrie et au Liban pour reconnaître des plantes décrites dans des ouvrages anciens grecs et arabes. Auparavant, en 1782, il avait rejoint l'Angleterre afin de préparer le voyage de Lapérouse en se renseignant sur la culture de plantes exotiques. À cette occasion, il était devenu le correspondant du naturaliste britannique Joseph Banks, compagnon du premier voyage du navigateur James Cook (entre 1768 et 1771) et membre de la Royal Society. Il a rejoint l'équipage d'Entrecasteaux comme naturaliste, aux côtés de Louis Deschamps, de Louis Ventenat et du jardinier Félix Lahaie.

UN BOTANISTE EN TERRE DE DIÉMEN

Le 21 janvier 1793, lorsque Louis XVI, au pied de l'échafaud, s'inquiète de savoir si Lapérouse a été retrouvé, Labillardière pose pour la seconde fois le pied en Terre de Diémen. Ses deux séjours – un mois en avril-mai 1792 et un mois en janvier-février 1793 – sont exceptionnellement longs pour des expéditions maritimes qui, d'habitude, ne s'arrêtent que quelques jours, le temps de s'approvisionner en bois et en eau. Ils lui permettent de réaliser de nombreuses courses de plusieurs jours à la découverte de la flore et de la faune locales.

Le spectacle des forêts primaires l'impressionne. Dans l'arrière-pays, il campe à la manière des «sauvages». S'il ne les rencontre qu'à la fin

durable sur ceux qui l'ont vécue. L'expédition quitte la Nouvelle-Hollande avec près de 40 caisses de matériel: environ 4000 plantes, des graines, 1500 insectes, 300 espèces d'oiseaux rares, plusieurs quadrupèdes, des échantillons de bois, des reptiles et des poissons, 11 arbres à pain, des tronçons et des racines, ainsi que des objets de type ethnographique.

LE PIÈGE HOLLANDAIS

C'est sur le chemin du retour que commencent les ennuis. Si, à la différence des collections de Lapérouse, celles de l'expédition d'Entrecasteaux évitent le naufrage, elles n'échappent pas aux saisies. La mort d'Entrecasteaux, victime de la dysenterie le 20 juillet 1793, et les turbulences révolutionnaires compromettent le retour de l'expédition. Le 28 octobre 1793, 25 mois après être partie de Brest, l'expédition, exsangue, se termine dans la rade de Sourabaya, à Java. Les équipages sont si malades que le retour semble techniquement impossible. Mais l'entrée en guerre de la France et de la Hollande durant la Révolution ne facilite en rien les choses. Le gouverneur, comme la Compagnie hollandaise des Indes, voient d'un mauvais œil ce rival européen dans un comptoir mal défendu où les intérêts français pourraient les menacer. De plus, au sein de l'équipage, la nouvelle de l'exécution de Louis XVI, apprise dans la rade, fait éclater au grand jour les clivages politiques entre révolutionnaires et royalistes.

Les royalistes obtiennent le soutien des Hollandais. Les deux bâtiments de l'expédition sont saisis et les collections naturalistes confisquées; elles échappent de peu à la vente aux enchères. Les résultats de l'expédition sont menacés. Les Républicains qui refusent de prêter allégeance au drapeau blanc sont emprisonnés et débarqués de l'expédition. Labillardière est de ceux-là. Durant son incarcération, il se rapproche de Piron, le dessinateur de l'expédition, et rédige avec lui des doubles des documents scientifiques: journaux comme dessins. Les dessins gravés dans l'*Atlas* de Labillardière sont donc des copies faites de sa main. On réalise à quel point la conscience de l'importance et de la fragilité de leurs collections était aiguë à l'époque et les logiques de conservation alors développées.

La zone est infestée par la dysenterie. La mort rôde. Sur 219 membres de l'équipage, seuls 120 reviendront en France. Entre-temps, la Hollande devient la République batave et un allié de la France. Durant l'été 1795, Elisabeth-Paul Rossel, le nouveau chef de l'expédition, quitte Java avec une partie des collections – principalement les cartes, les relevés hydrographiques et les journaux de bord – sur un navire hollandais. Mais les Anglais interceptent le navire. Et Rossel, considérant que les résultats du voyage appartiennent au roi et non à la Nation, reste sur

Si les collections évitent le naufrage, elles n'échappent pas aux saisies

du séjour, il croise beaucoup de huttes et autres abris sommaires et, parfois, tente d'y dormir. Ses compagnons et lui se sentent observés. La rencontre a lieu lors d'une dernière course botanique du côté de la baie de la Recherche – une rencontre fraternelle qui laisse une impression

le territoire anglais avec l'espoir de donner les collections à Louis XVIII, exilé en Angleterre. Finalement, les Anglais récoltent tous les fruits de la campagne d'exploration, les collections apportées par Rossel comme celles restées à Java, qu'ils arraisonnent lors de leur transfert en Europe, à partir de 1795.

Libéré à la naissance de la République batave, Labillardière met un certain temps pour rentrer de Java, par ses propres moyens. D'autres républicains ont moins de chance: Piron, trop malade, ne reviendra pas. Louise Girardin, qui s'était embarquée comme commis sous le nom de Louis, non plus. En 1796, de retour en Europe, Labillardière demande la restitution des collections. Parallèlement, il rejoint la Commission temporaire d'Italie et participe à la saisie des collections du Vatican et de Rome, dans la foulée des armées de Bonaparte. Étrange calendrier où les collections d'art et de sciences sont au cœur de toutes les convoitises...

Quand, enfin, Banks, l'ami anglais de Labillardière, reçoit la lettre que ce dernier lui avait envoyée deux ans plus tôt de Java, à sa libération, il intercède en sa faveur. Grâce à lui, Labillardière récupère presque tout son bien, mis à part ses plantes récoltées au Cap et à Ténériffe. Parmi les collections retrouvées figurent ses manuscrits, beaucoup de dessins, ainsi qu'une grande quantité d'«instruments à l'usage des peuplades des mers du Sud». Malgré l'absence des journaux de bord et des observations astronomiques, Labillardière rédige en toute hâte son récit du voyage, avec le soutien de l'Académie des sciences. Les journaux et les cartes recopiées par l'Amirauté britannique sont restitués en 1802.

L'HERBIER EST DISPERSÉ

La petite pâquerette a donc rejoint son cueilleur après moult rebondissements géopolitiques en mer. Sur terre, elle n'est cependant pas plus à l'abri, cette fois des pratiques naturalistes. À lire les instructions des voyages scientifiques, il apparaît clairement que le propriétaire des collections est la Nation. Toute collecte s'effectuerait dans un cadre public. Est-ce un fait ou un souhait? Car la réalité est tout autre et, s'agissant des herbiers, la collection semble personnelle avant d'être publique, à moins que la propriété intellectuelle prenne le dessus? La valeur de l'herbier n'est pas que scientifique et force est de constater que certains ensembles, comme les herbiers Jussieu et Labillardière, ont fait l'objet d'une appropriation privée.

Labillardière a un caractère difficile. Il passe pour quelqu'un de misanthrope, mais aussi de scrupuleusement honnête. Jamais il n'abandonnera ses idéaux républicains et il refusera de se plier à l'Empire malgré son élection à l'Académie. Il ne reçoit aucune compensation financière pour les privations endurées

durant sa détention. Est-ce pour cette raison qu'il conserve son herbier, le fruit de son travail, l'œuvre de sa vie? À sa mort, en 1834, ses collections ne sont pas pour autant transférées au Muséum national d'histoire naturelle.

L'âge d'or du Muséum s'achève en effet. À sa création en juin 1793 sur les restes d'un Jardin du roi en perdition, le Muséum s'est transformé sous l'impulsion du mouvement révolutionnaire. Douze chaires ont été créées, chacune chargée d'enseigner une spécialité et de dresser un catalogue complet d'une collection en lien avec celle-ci. Le Muséum s'est agrandi pour héberger les nouveaux spécimens. Mais au fil des ans, devant l'ampleur de la tâche et le manque de

VOYAGE EN TERRE INCONNUE

Un feu allumé vers le sud, à un myriamètre [10 km] de distance, nous apprenait que près de nous il habitait des Sauvages, quoiqu'on n'en eût encore aperçu aucun. Je descendis à terre dans l'après-midi avec le jardinier et deux hommes de l'équipage, pour m'avancer vers le nord-est. Nous fûmes saisis d'admiration à la vue de ces antiques forêts que la hache n'avait point encore dégradées. L'œil était étonné de la prodigieuse élévation de ces arbres ; quelques-uns de la famille des myrtes avaient plus d'un demi-hectomètre (plus de cent cinquante pieds) de haut ; leurs sommets touffus sont couronnés d'un feuillage toujours vert : plusieurs, tombant de vétusté, trouvent un appui sur leurs voisins, et ne sont rendus à la terre qu'à mesure qu'ils se détruisent. La végétation la plus vigoureuse forme un admirable contraste avec cet état de dépérissement, et l'on voit dans toute sa grandeur l'imposant tableau de la nature qui, livrée à elle-même, ne détruit que pour recomposer.

JACQUES LABILLARDIÈRE

Relation du voyage à la recherche de La Pérouse, 1800



Sur les traces de Labillardière, en Tasmanie, du côté de la Baie de la Recherche.